

La démarche sociocritique au Québec

André Belleau

Marie-Claire Blais

Volume 8, numéro 2, hiver 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1983). La démarche sociocritique au Québec. *Voix et Images*, 8 (2), 299–310. <https://doi.org/10.7202/200384ar>

La démarche sociocritique au Québec

par André Belleau, Université du Québec à Montréal

S'il est tout à fait légitime de parler de la « méthode sociocritique », on a bien du mal, en revanche, à parler de cette méthode « méthodiquement ». Certes, rien n'empêche d'affirmer doctement : la méthode sociocritique est l'ensemble des moyens conceptuels, analytiques et discursifs mis en œuvre pour l'étude des déterminations et de la signification sociales des textes littéraires. La difficulté commence lorsqu'on se met à regarder les choses de plus près, notamment divers discours critiques. Voilà le lieu, semble-t-il, d'une sorte de fonctionnement ou plutôt d'évidence sur pièces, par à-coups : si le livre ou l'article emporte l'adhésion, donne l'impression que « ça marche », on dira : voilà de la sociocritique. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de méthode. Je défie tout simplement quiconque de me décrire en quelques pages la MÉTHODE d'Auerbach dans *Mimésis*¹, de Lukács dans *la Théorie du roman*² (sa méthode, pas ses fondements philosophiques!), d'Adorno dans les *Noten zur Literatur*³, de Bakhtine dans son *Rabelais*⁴. Et l'on étonnera peut-être plusieurs lecteurs en disant que Barthes fut aussi un grand sociocritique (ce qui traduit tout simplement la non-pertinence croissante de la répartition actuelle du champ entre la sémiologie, la psychanalyse littéraire, et ce qu'on appelle souvent l'approche socio-historique).

Il ne s'agit nullement de proposer (et justifier) *a posteriori* une sorte d'empirisme fatal dû à l'état précaire de la théorie. Aucun des notables, critiques que je viens de nommer n'est un empiriste. Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que la socialité est une dimension tellement primordiale de tout discours qu'il convient d'envisager la sociocritique moins comme une méthode reconnue que comme un vaste domaine regroupant l'ensemble des recherches visant principalement ou accessoirement à rapporter les systèmes observés dans les œuvres au discours social ambiant, ou aux idéologies, ou à l'institution littéraire, ou encore à la structure de la société, à la position d'un groupe, d'une classe, à la situation économique, etc. S'il paraît abusif de ramener toutes ces entreprises à une méthode (ou même à deux ou trois), on est quand même en droit d'y constater des tendances assez générales.

Notons d'abord l'existence au Québec d'une « sociocritique » traditionnelle, une sorte de discours sociologisant général pratiqué depuis toujours par les journalistes, les écrivains, les professeurs, qui tend à considérer chaque œuvre importante parue comme un moment réussi ou non d'une évolution littéraire inséparable de l'évolution nationale et politique. On est

enclin à parler ici d'une critique quasi « spontanée » tant elle s'avère à la fois largement répandue et tout à fait inconsciente de son caractère moralisateur. Elle est peut-être aussi la plus facile : on a souvent tendance à se rabattre sur le social lorsqu'il y a pauvreté ou pénurie du signifiant. Je me souviens qu'à la parution du *Journal dénoué* de Fernand Ouellette⁵ (réussite incontestable sur le plan littéraire), un critique déclara à la radio que l'espèce de libération personnelle dont Ouellette faisait état dans son livre signifiait sans aucun doute le progrès même du Québec. Il ne lui était pas venu à l'esprit : 1°) que la valeur très grande du *Journal dénoué* ne repose pas sur les événements de la vie de son auteur mais sur la manière dont celui-ci les relate ; 2°) que le fait pour une personne d'être « libérée » (si tant est que cela veuille dire quelque chose) ne la rend pas nécessairement meilleur écrivain ; 3°) que la série littéraire et la série politique, pour reprendre les termes des formalistes russes, quoiqu'ayant des rapports entre elles, ne sont nullement isochrones. L'exemple fait voir cette sociologisation (se donnant comme « naturelle ») dans son fonctionnement positif. Car elle opère aussi négativement. Cela consiste, notamment pour les œuvres d'avant mil neuf cent soixante, à substituer une négativité à une positivité. Selon elle, la littérature québécoise a été empêchée, mutilée par la toute-puissance du clergé, les interdits de toutes espèces, etc. Cette interprétation n'a que le défaut d'être trop simple. On songe au mot de Pierre Zima : « La monosémie et le système du Parti unique sont homologues. »⁶ Ce qu'il restait à expliquer, c'était l'essentiel : pourquoi n'avons-nous pas eu alors une grande poésie catholique, un grand roman chrétien ? Après tout, le siècle d'or de la littérature espagnole fut aussi celui de la sainte Inquisition. La vision sociologisante traditionnelle a souvent médiatisé l'insuffisance sociale générale par le « drame spirituel » de l'auteur, lui-même attribuable à la société. C'est ce qu'a fait Jean Le Moyne dans un texte fameux : « Saint-Denys Garneau, témoin de son temps »⁷. Jean Le Moyne ne pouvait pas s'aviser que la question importante, du point de vue d'un discours critique sérieux, n'est pas le non-accomplissement de l'homme mais bien l'accomplissement (dans quelle mesure ?) de son œuvre et que chez un écrivain, on doit lire le malheur du temps dans le bonheur des mots. En termes plus techniques : l'inscription de la société dans un texte littéraire n'est repérable et analysable que dans le degré et la manière dont ce dernier parvient à subsumer les codes qu'il signale. Mais gardons-nous d'afficher envers nos devanciers un quelconque air de supériorité : le discours critique, positif ou négatif, de l'émancipation nationale-artistique *demeure* une tentation constante de la conscience littéraire québécoise. J'en donne comme preuve l'ouvrage d'Axel Maugey, *Poésie et société au Québec (1937-1970)*.⁸ Tant que le problème national québécois n'aura pas été réglé, les divers discours critiques éprouveront de la difficulté à justifier leur autonomie théorique et à accréditer des pratiques qui leur sont propres.

Si l'on excepte le rayonnement toujours important (et diffus) du Sartre de *Qu'est-ce que la littérature ?* et de *Questions de méthode*⁹, la grande influence pendant les années soixante fut celle de Lucien Goldmann. Contrairement à plusieurs réussites notables de la sociocritique, *le Dieu caché*¹⁰, qui fut et demeure un grand livre, propose expressément et systé-

matiquement une méthode. En fait, on constate peu de traces de l'utilisation de cette méthode par des critiques québécois, sauf, si je ne m'abuse, dans *Pierre Perrault ou un cinéma national* du sociologue Michel Brûlé.¹¹ Il semble que le rôle de Goldmann ait été surtout celui d'un instigateur, d'un éveillé, du fait notamment de *Pour une sociologie du roman*¹², ouvrage pourtant très inférieur au *Dieu caché*: la sociocritique, renonçant à toute médiation, s'y dégrade en sociologisme vulgaire. Mais Goldmann nous a montré qu'une étude sociale du texte pouvait et devait être tentée. On retrouve dans Jean-Charles Falardeau le concept goldmannien de «vision du monde» mais sûrement pas la méthode goldmannienne elle-même.

La difficulté chez Goldmann résidait dans l'exclusion du plan de l'expression, en fait des traits les plus distinctifs du discours littéraire. «Expliquer» (le vocabulaire goldmannien garde une coloration positiviste) les tragédies de Racine par la structure d'une «vision tragique» commune à *Phèdre* et au groupe social, c'était se limiter à la forme des contenus. Cela, certes, autorisait Goldmann à parler de structuralisme, mais bientôt, l'influence grandissante de la linguistique, l'intérêt nouveau envers la réflexion sémiologique, allaient déplacer l'accent vers la productivité du signifiant, les phénomènes narratifs (l'énonciation), la sémantique structurale, la syntaxe textuelle, sans oublier une conscience plus claire de la nature et du statut du signe en littérature. Tout ce mouvement général depuis une quinzaine d'années a été d'un profit immense pour la sociocritique¹³ même si, à l'heure actuelle, les réalisations, au Québec comme ailleurs, ne se situent pas encore à la hauteur des intentions. Que l'on songe, par exemple, à la fécondité de la notion de code lorsqu'il faut essayer de comprendre la génération sociale du texte, les rapports entre le texte et le hors-texte, le fonctionnement de l'institution littéraire, toutes questions qui concernent ou devraient concerner la sociocritique au premier chef. Pour tirer aujourd'hui les conséquences de la règle méthodologique formulée naguère par Adorno: «La forme a un sens social», la sociocritique ne saurait faire l'économie de l'œuvre comme un ensemble dans lequel les conflits de la société se trouvent traduits ou plutôt transformés selon le jeu des catégories fonctionnelles (et formelles) de tel ou tel discours littéraire.

Sur la question de l'idéologie (laquelle, comme le souligne Claude Duchet, «n'est pas tout le social»¹⁴), il est clair que ces nouvelles perspectives, qui ont commencé à apparaître quelques années après la publication du *Dieu caché*, ont entraîné une remise en question du statut traditionnel de l'idéologie dans le texte. Pierre Macherey affirme dès 1966: «[...] les textes littéraires font du langage et de l'idéologie [...] un usage inédit»¹⁵. Dix ans plus tard, France Gaillard donne un nom à cet «usage inédit»: «C'est [...] le processus d'esthétisation qui donne forme à l'idéologie»¹⁶. Le paradoxe, c'est que la sociocritique qui réclame à la fois une théorie du texte et une théorie sociale, est présentement bien plus à la recherche d'une théorie du texte que d'une théorie sociale. On peut même soutenir que dans la mesure où la sociocritique construira une théorie esthétique du texte répondant à son objet, elle fera avancer du même coup la théorie sociale. Eu égard à cette dernière, la pensée marxienne a

presque une valeur méthodologique. Mais il est en train de se produire ceci : ce n'est pas la conception marxiste de la société qui rend compte du texte artistique ; c'est le texte artistique qui travaille et fissure la conception marxiste de la société. Par ailleurs, l'apport de la sociologie de la culture a été et demeure considérable ; ainsi, les travaux de Pierre Bourdieu et ceux de Renée Balibar ont été largement lus et commentés dans les universités québécoises.

Je ne me suis écarté qu'en apparence de mon sujet qui est la sociocritique et la littérature québécoise. Il fallait faire un peu état du changement de la conception même du texte depuis *Pour une sociologie du roman* de Goldman pour comprendre ce qui se passe actuellement. On trouve dans *Études françaises*, *Voix et Images*, *Lettres québécoises*, *Études littéraires*, *Liberté*, d'autres revues, bien des articles dont la visée n'est pas sociocritique, qui ressortissent à la narratologie, à la sémantique structurale, mais dont l'importance pour la sociocritique paraît indéniable¹⁷. C'est qu'au fond, une sociocritique moderne de la littérature québécoise exige pour se constituer une foule de matériaux de provenances diverses.

La relative homogénéité sociale et idéologique de notre société jusqu'à une date toute récente a simultanément favorisé cette sociologisation générale du discours critique que j'ai évoquée plus haut et retardé l'éclosion d'une sociocritique « professionnelle ». S'agissant d'une société minoritaire (et menacée), la sociocritique se voit, plus qu'ailleurs, guettée par le danger de réitérer LE MÊME pour chaque œuvre particulière à un moment donné. Ce problème a d'ailleurs une portée générale : doit-on, synchroniquement, essayer de répéter et décrire ce qu'il y a de commun à tous les textes ou, au contraire, envisager chaque texte comme une *réponse* différente à la même société ? Il me semble que vu les caractéristiques de la culture québécoise, la seconde attitude est préférable.

La notion de culture carnavalesque proposée par Bakhtine¹⁸ d'une part, l'intérêt grandissant que porte, d'autre part, la « nouvelle histoire » envers la culture populaire, les mentalités, la société traditionnelle¹⁹ ont commencé à changer notre vision du Québec. Plusieurs traits de notre culture, naguère dévalorisés parce que jugés passésistes, anachroniques, liés à des idéaux de droite, se trouvent maintenant l'objet de curiosités d'avant-garde et progressistes. Madeleine Foisil, dans la nouvelle revue *l'Histoire*, écrit avec l'air de s'émerveiller : « La messe c'est, bien sûr, l'assistance à l'office, mais c'est aussi [...] l'occasion privilégiée de la sociabilité paysanne²⁰ ». Quelle découverte ! Tout Québécois de plus de vingt-cinq ans sait cela depuis toujours et il l'a d'ailleurs lu au début de *Maria Chapdelaine*. Effectivement, on voit mal comment une sociocritique sérieuse pourrait éviter de tenir compte des aspects carnavalesques de la culture et de la littérature québécoises.

Ceci posé, on nous permettra de revenir un peu en arrière. La sociocritique au Québec est redevable de beaucoup à Jean-Charles Falardeau. Il en fut le premier *spécialiste* au sens universitaire du terme. *Notre société et son roman* parut en 1967²¹, *Imaginaire social et littérature* en 1974²². Le travail de Falardeau et les résultats notables qu'il a obtenus illustrent ce fait

maintes fois observé: quiconque a une bonne connaissance ou une bonne pratique du terrain social ou culturel et de la sensibilité comme *liseur* peut apporter sa contribution à la sociocritique. Après tout, c'est le cas des plus grands, notamment d'Adorno. À mon avis, ce qu'a fait Adorno pour la musique demeure le modèle inégalé et peut-être inégalable de ce que devrait pouvoir réaliser la sociocritique envers la littérature²³. Or il est manifeste que la réussite d'Adorno de même que ses attitudes critiques les plus fondamentales sont étroitement liées à sa familiarité profonde, intime, continue avec la culture européenne d'avant la cassure du nazisme, familiarité elle-même inséparable de son appartenance sociale: milieu très cultivé, mère musicienne, lui-même élève d'Alban Berg, etc. Il faut garder cette position énonciatrice à l'esprit avant de reprocher à Falardeau sa tendance à lire la société fictive, intra-textuelle du roman québécois comme s'il s'agissait de la société réelle (du moins dans ses textes les plus marquants: «Idéologies et thèmes sociaux dans trois romans canadiens du XIXe siècle», «Le désir du départ dans quelques anciens romans canadiens», «Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain», «La génération de la relève»²⁴, «L'évolution du héros dans le roman québécois»²⁵. On ne dira pas que Falardeau ignore méthodologiquement les médiations, on dira plutôt qu'il les court-circuite. Les inconvénients découlant de son insistance sur la substance des contenus (les valeurs de la société représentée) sont compensés chez lui par l'ampleur des corpus: il travaille habituellement des ensembles textuels (plusieurs œuvres en synchronie ou en diachronie); les traits observés finissent par avoir le statut d'invariants. C'est la raison pour laquelle ses analyses abondent en observation très justes et très fécondes qui ouvrent la voie à toutes sortes de recherches. *Le Romancier fictif*²⁶, ouvrage que j'ai publié en mil neuf cent quatre-vingt qui porte sur les rapports entre certains phénomènes narratifs et le statut du langage et de la littérature dans la société québécoise, doit tout à des remarques de Jean-Charles Falardeau sur la récurrence du personnage de l'écrivain dans notre roman.

La question du contenu (par exemple le contenu narratif d'un roman) n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Quand on dit à l'instar de Jean-Louis Cabanès: «C'est la forme même qui signifie l'enracinement idéologique de l'œuvre»²⁷, on ne veut pas dire qu'il faut écarter le contenu; on signifie plutôt que le contenu lui-même, comme l'a suggéré Lotman²⁸, est subordonné à la réussite littéraire du signifiant, là où tout se joue en réalité. C'est la position de Gilles Marcotte quand il affirme dans *le Roman à l'imparfait*: «[...] ce que raconte le roman, et la forme dans laquelle il le raconte — qui sont une même chose, puisque la forme détermine la substance du récit —, sont eux-mêmes justiciables d'une interrogation sociale»²⁹. Goldmann disait exactement le contraire: pour lui, telle vision du monde appelle obligatoirement telle ou telle forme. *Le Roman à l'imparfait*, dans un langage qui emprunte peu en apparence aux perspectives critiques nourries de linguistique et de sémiologie, est en fait un livre très actuel, très moderne, car son objet, c'est la possibilité ou l'impossibilité sociales de certaines formes romanesques au Québec depuis la fin des années cinquante (on pourrait ici remplacer le mot «forme» par celui de «discours» ou de «code») à travers des études sur Bessette,

Ducharme, Marie-Claire Blais et Godbout. Jamais la critique marcottienne n'a été aussi vive, déliée, inventive. Et si *le Roman à l'imparfait* fait date, ce n'est pas tellement parce qu'il résout des problèmes, c'est plutôt parce qu'il pose les bonnes questions, sous l'angle et au niveau qui conviennent aux objectifs et à la nature de la sociocritique. «[Voyez], par exemple, dit Marcotte, les romans de Mordecai Richler, où la vie montréalaise est décrite avec chaleur et précision, à travers des événements nombreux et des personnages variés. C'est, en somme, ce que rêvait d'écrire Gérard Bessette dans *la Bagarre*, et qu'il n'a pas réussi à faire. Mordecai Richler appartient à une culture où l'ordre historique conserve ses pouvoirs; Gérard Bessette, non»³⁰. La remarquable floraison du roman québécois depuis le début des années soixante donne à voir une grande agilité (et audace) dans l'expérimentation des formes jointe à l'absence — dans le monde représenté par la fiction — de «suivi» historique, l'absence aussi d'une organisation d'un temps perceptible comme développement humain et social. Quiconque relisait *le Roman à l'imparfait* avant le référendum du vingt mai 1980 pouvait prédire la défaite du «oui» et de la liberté. Depuis 1960, nos écrivains ont pourtant nommé, souhaité, magnifié même, le pays indépendant à naître; ils nous montraient du doigt la porte de l'histoire que la volonté du peuple et l'action politique devaient ouvrir. Mais dans leurs romans, «l'ordre historique», pour reprendre les termes de Marcotte, était absent. Marcotte ne veut pas dire ici nécessairement des histoires de pays neufs, de sociétés en voie de développement, d'individus gravissant les échelons sociaux, mais plus simplement et généralement une énonciation selon laquelle le temps joue un rôle important dans la structuration du récit. En fonction de ce temps organisateur, l'avant, l'après, tel moment, tel objet acquièrent du relief et une exactitude obligée, le discours lui-même ne saurait s'accommoder de certaines ruptures. Nous avons mal lu nos écrivains. Ils appelaient le pays libre tandis que la structure même de leurs œuvres en disait l'ajournement³¹.

On aura remarqué que Gilles Marcotte ne sort pas de l'ordre du discours. Comment une sociocritique pourrait-elle y parvenir? Le hors-texte est lui-même texte. Dans *le Romancier fictif*³², j'ai essayé de préciser, pour le roman québécois d'après 1940, quelques-unes des liaisons discursives entre la société inscrite dans les œuvres et la société productrice des œuvres. *Le Roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte est le premier exemple d'une sociocritique de la littérature d'ici qui envisage résolument la société elle-même comme un texte. De ce point de vue, l'ouvrage très documenté de Ben-Zion Shek³³, *Social Realism in the French-Canadian Novel*, se situe beaucoup plus nettement dans la perspective de Jean-Charles Falardeau que dans celle de Gilles Marcotte. Shek constate dans les œuvres des plus importants romanciers depuis le début des années quarante (entre autres Roger Lemelin et Gabrielle Roy) que l'histoire imaginée, la société représentée relatent l'évolution et les conflits de la société réelle. Le roman, ici, cite ou mieux reprend en texte les événements de la société sous la forme d'une sorte d'historiographie fictive. Disons qu'il les scénarise. Pour ma part, à la suite de Gilles Marcotte, je serais enclin à aborder la question autrement: pourquoi, comment écrire à tel moment socio-historique

donné dans telles conditions concrètes données? Mais bien sûr, cela n'enlève en rien son mérite — qui est considérable — à l'ouvrage de B.-Z. Shek.

Deux sociocritiques français se sont intéressés à la littérature québécoise, cet intérêt se limitant toutefois à Marie-Claire Blais. Le premier, c'est Lucien Goldmann lui-même dans ses «Notes sur deux romans de Marie-Claire Blais»³⁴. On appréciera de diverses façons une lecture qui semble aggraver — si cela se peut — le sociologisme sans médiations qui caractérisait *Pour une sociologie du roman*: la grand-mère Antoinette, c'est le monde traditionnel, Emmanuel, le monde moderne industrialisé, etc. Mais Goldmann reconnaît, pour une fois, le type de discours: il s'agit, dit-il, «d'un univers quasi-mythique»³⁵. C'est ce que ne fait pas curieusement Henri Mitterand, pourtant linguiste. Il s'étonne du «refoulé» dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*: «Les silences qui me frappent le plus sont ceux qui commentent toute allusion à l'argent, au régime de la propriété, aux formes économiques du travail agricole et du travail urbain, aux mécanismes de la rémunération, au fonctionnement des pouvoirs»³⁶. Or peut-on sans risques reprocher, comme le fait Mitterand, au discours mythique son absence de réalisme? C'est ici qu'apparaît la connivence profonde, inéluctable — personne n'en est exempt — entre la démarche sociocritique en tant que telle et le roman (et devrait-on ajouter: le roman réaliste). On a souvent reproché à Lukács de s'être restreint au réalisme du dix-neuvième siècle. Néanmoins, c'est encore l'attitude aujourd'hui de ce qu'on pourrait appeler l'école de Vincennes (Claude Duchet, Henri Mitterand et leurs collègues): ses travaux portent principalement sur Zola, Flaubert, Stendhal, Balzac. Conclusion: il ne s'agit pas de remettre en question l'approche vincennoise mais de relire Lukács en lui rendant justice.

L'histoire littéraire, entendue au sens habituel, n'a pas sa place ici. Si l'établissement des textes, le repérage des sources, la recherche biographique demeurent des activités nécessaires, c'est en fonction des besoins de toutes les approches possibles du texte littéraire. Elles constituent la textologie, discipline auxiliaire indispensable³⁷. Ce n'est pas le rôle de la sociocritique d'apporter des lumières sur tel événement de la vie d'un auteur, de relever les variantes d'un texte, de préciser sa date de composition, bien qu'elle puisse avoir besoin de toutes ces informations. Il convient de ne pas confondre l'histoire littéraire ainsi conçue avec l'histoire de la littérature ou plutôt de l'institution littéraire dont rêvait Barthes et qui aurait été, en fait, une histoire des formes, de la réception des textes, du statut social de la littérature³⁸. Cette histoire concerne tellement la sociocritique qu'elle en deviendrait tout un chapitre. Mais elle reste à faire, non seulement au Québec mais ailleurs.

À quels types d'ouvrages sur le Québec lui-même la sociocritique pourrait-elle avoir recours? À mon avis, elle gagne à privilégier les travaux portant sur un aspect ou un autre du discours social, sur la culture, l'idéologie, les mentalités. On retiendra à ce propos l'importante collection «Histoire et sociologie de la culture» publiée par les Presses de l'Université Laval. Il me semble qu'un livre comme *les Québécois* de Marcel Rioux³⁹ nous est présentement plus utile que tel travail pourtant fort sérieux sur les classes

sociales. Dans l'infinie complexité de la superstructure, la sociocritique a besoin, pour s'instaurer, de lancer des passerelles vers tous les autres discours dont l'ensemble compose le discours social.

Voilà donc à larges traits, et dans un langage volontairement simple, le tableau actuel de la sociocritique québécoise. Je n'ai pas voulu aborder les articles car j'aurais alors infligé au lecteur de sèches énumérations, même si quelques titres auraient dû se dégager de l'ensemble comme «La Relève: une idéologie des années 1930» de Jacques Pelletier⁴⁰, «Le roman québécois: considérations sociologiques» d'Arlette Steiger⁴¹, ou encore «Aspects du roman québécois des années soixante» de Jacques Michon⁴². Ce ne sont que trois exemples. J'ai préféré reporter tous ces renseignements dans les indications bibliographiques qui suivent.

1. Eric Auerbach, *Mimésis*, traduit de l'allemand, Paris, Gallimard, 1968.
2. Georges Lukács, *la Théorie du roman*, traduit de l'allemand, Éd. Gonthier, Bibliothèque médiations, 1963.
3. T.W. Adorno, *Noten zur Literatur*, Francfort, Suhrkamp Verlag, 1958-1965.
4. Mikhail Bakhtine, *l'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe, Paris, Gallimard, 1970.
5. Fernand Ouellette, *Journal dénoué*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974.
6. Pierre V. Zima, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, 10/18, 1978, p. 150.
7. Dans *Convergences*, Montréal, HMH, 1961.
8. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1972.
9. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948, et *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960.
10. Lucien Goldmann, *le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959.
11. Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1974.
12. Gallimard, 1964.
13. Je me permets de renvoyer à mon article: «Conditions d'une sociocritique», *Liberté*, n° 111, mai-juin 1977, pp. 111-117.
14. Claude Duchet, «Introduction», *la Lecture sociocritique du texte romanesque* (sous la direction de Graham Falconer et de Henri Mitterand), Samuel, Stevens, Hakkert, Toronto, 1975, p. X.
15. Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 66.
16. France Gaillard, «Lecture idéologique du texte: *Armance* de Stendhal», dans *la Lecture sociocritique du texte romanesque*, op. cit., p. 16.
17. Voir *infra* des exemples dans les indications bibliographiques.
18. Voir André Belleau, «Bakhtine et le multiple», *Études françaises*, vol. VI, n° 4, novembre 1970, pp. 481-486.
19. La bibliographie, notamment en France, est déjà très considérable.
20. Madeleine Foisil, «Un gentilhomme campagnard au XVI^e siècle, le sire de Gouverville», dans *l'Histoire*, n° 2, juin 1978, p. 18.
21. HMH, Montréal, 1967.
22. HMH, Montréal, 1974.
23. Sur l'importance capitale du modèle adornien, on consultera Frederic Jameson, *Marxism and Form*, Princeton University Press, 1971, p. 7, pp. 52-53, p. 59, p. 395.
24. Tous dans *Notre société et son roman*, op. cit.
25. Dans *Imaginaire social et littérature*, op. cit.

26. André Belleau, *le Romancier fictif, essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, les Presses de l'Université du Québec, 1980.
27. Jean-Louis Cabanès, *Critique littéraire et sciences humaines*, Toulouse, Privat, 1974, p. 97.
28. Iouri Lotman, *la Structure du texte artistique*, traduit du russe, Paris, Gallimard, 1973.
29. Gilles Marcotte, *le Roman à l'imparfait*, Montréal, La Presse, 1976.
30. *Le Roman à l'imparfait, op. cit.*, p. 190.
31. Il y a plus d'un texte dans la production abondante de Gilles Marcotte qui intéresse la sociocritique. Il convient d'accorder une attention particulière toutefois à ses remarques, dans *la Littérature et le Reste*, sur les rapports entre l'idéologie de *Cité libre* et *Poussière sur la ville de Langevin* (p. 46), sur l'importance des contenus (p. 145), sur l'institution littéraire (p. 183). Voir André Brochu et Gilles Marcotte, *La Littérature et le Reste*, Les Quinze, Montréal, 1980.
32. *Op. cit.*
33. Ben-Zion Shek, *Social Realism in the French-Canadian Novel*, Montréal, Harvest House, 1977 — Voir Joseph Bonenfant: «*Social Realism in the French-Canadian Novel* de Ben-Zion Shek ou Notre roman entre les faits et la fiction», *Voix et Images*, IV, 3, avril 1979, pp. 545-547.
34. Dans *Structures mentales et création culturelle*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, pp. 401-414.
35. *Ibid.*, p. 401.
36. Henri Mitterand, «Coup de pistolet dans un concert: *Une saison dans la vie d'Emmanuel*», *Voix et Images*, Vol. II, n° 3, avril 1977, p. 414.
37. De ce qu'il ne faudrait pas hésiter à nommer la littératurologie, le littératurologue étant celui qui, par profession, procède à l'examen spécialisé du discours et des textes littéraires.
38. Roland Barthes, «Histoire ou Littérature», dans *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, pp. 147-167.
39. Marcel Rioux, *les Québécois*, Paris, Seuil, 1974.
40. Dans *Voix et Images du pays V*, 1972, pp. 69-139.
41. Dans *Possibles*, Vol. 2, n° 1, automne 1977, pp. 81-102.
42. Dans *The French Review*, Vol. LIII, n° 6, mai 1980, pp. 812-815.
43. Dans *Études françaises*, n° 13/1-2, 1978, pp. 11-34.
44. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966.
45. Lire et relire la contribution de Fernand Dumont: «La sociologie comme critique de la littérature», pp. 225-241.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

On n'a pas cru devoir, à cause de l'objectif du présent «essai», retenir certains articles dont la valeur théorique est considérable mais qui n'ont pas pour objet principal une ou des œuvres littéraires québécoises, ainsi «Présumé, topos, idéologème» de Marc Angenot⁴³. Les ouvrages généraux sur la littérature québécoise n'ont pas ici leur place (exemple: *le Roman canadien-français du vingtième siècle* de Réjean Robidoux et André Renaud⁴⁴). Pour le reste, il s'agit d'une bibliographie sélective; elle ne prétend pas être complète et je m'excuse d'avance des omissions sérieuses.

1) LIVRES (par ordre chronologique)

En collaboration sous la direction de Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, *Littérature et Société canadienne-française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964⁴⁵.

Jean-Charles Falardeau, *Notre Société et son roman*, Montréal, HMH, 1967.

Axel Maugey: *Poésie et Société au Québec (1937-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972.

Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, HMH, 1974.

Gilles Marcotte, *le Roman à l'imparfait*, Montréal, La Presse, 1976.

Ben-Zion Shek, *Social Realism in the French-Canadian Novel*, Montréal, Harvest House, 1977.

Robert Major, *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, HMH, 1979.

André Belleau, *le Romancier fictif*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1980.

2) NUMÉROS SPÉCIAUX DE REVUE

Cahier du C.R.C.C.F., «Langue, littérature, culture au Canada français», Ottawa, 1977.

Études littéraires, «IXE-13, un cas type de roman de masse au Québec», Vol. 12, n° 2, Québec, août 1979.

Liberté, «L'Institution littéraire québécoise», n° 134, Montréal, mars-avril 1981.

Études littéraires, «Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec», Vol. 14, n° 1, avril 1981.

3) ARTICLES (par ordre alphabétique)

Jacques Allard, «L'idéologie du pays dans le roman québécois contemporain: *Il n'y a pas de pays sans grand-père* et l'intertexte national», *Voix et Images*, Vol. V, n° 1, automne 1979, pp. 117-132.

Jacques Allard, «Les lettres québécoises depuis 1930», *University of Toronto Quarterly*, n° 50, novembre 1980.

Bernard Andrès, «Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire», *Études littéraires*, Vol. 11, n° 2, août 1978, pp. 351-372.

Bernard Andrès, «Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois», *Voix et Images*, Vol. 1, n° 3, avril 1976, pp. 417-431.

Marc Angenot et coll., «Analyse sémiotique d'une chronique de journal: Les Montréalais en parlent», *Stratégie*, n° 5-6, automne 1973.

André Belleau, «Bakhtine et le multiple», *Études françaises*, Vol. VI, n° 4, nov. 1970, pp. 481-487.

- André Belleau, «La problématique présente de la littérature québécoise», *Liberté*, n° 81, juillet 1972, pp. 13-24.
- André Belleau, «Littérature et politique», *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, pp. 65-69.
- André Belleau, «Ryan, Scully, Victor-Levy Beaulieu: un même langage de l'immobilité», *Liberté*, n° 92, mars-avril 1974, pp. 80-87.
- André Belleau, «Culture populaire et culture sérieuse dans le roman québécois», *Liberté*, n° 111, mai-juin 1977, pp. 31-36.
- André Belleau, «Conditions d'une sociocritique», *Liberté*, n° 111, mai-juin 1977, pp. 111-117.
- André Belleau, «Culture de masse et institution littéraire», *Liberté*, n° 120, nov.-déc. 1978, pp. 3-6.
- André Belleau, «Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise», *Liberté*, n° 134, mars-avril 1981, pp. 15-20.
- Roland Bourneuf, «Formes littéraires et réalités sociales dans le roman québécois», dans *Livres et auteurs québécois 1970*, pp. 265-269.
- Jean-Claude Choul et Michel de Smet, «Des romans bien tranquilles», *Voix et Images*, Vol. VI, n° 1, automne 1980, pp. 127-145.
- Fernand Dumont, «Le temps des aînés», *Études françaises*, Vol. 5, n° 4, nov. 1969, pp. 467-472.
- Marcel Fournier, «La sociologie de la littérature: un discours de célébration», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, Éd. ACSA, 1976.
- Groupe de recherche en sémiotique de l'UQAM, «Pour une segmentation transphrasique du discours littéraire: Sagard en Huronie», *Degrés*, n° 4, été 1978, p. f-f 21.
- J.M. Léard, «Littérature et idéologie», *Voix et Images*, Vol. II, n° 1, sept. 1976, pp. 92-98.
- Gilles Marcotte, «Préface» au *Journal de Saint-Denys Garneau*, Montréal, Beauchemin, 1954.
- Gilles Marcotte, «Notes sur le thème du pays», *Voix et Images du Pays*, IV, 1971, pp. 11-26.
- Gilles Marcotte, «Alain et Abel», *Cahier du C.R.C.C.F.* (Robert Vigneault, éd.), Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, pp. 81-89.
- Gilles Marcotte, «La problématique du récit dans le roman québécois aujourd'hui», *Revue des sciences humaines*, Université de Lille, n° 1, 1979, pp. 59-69.
- Gilles Marcotte, «La dialectique de l'ancien et du nouveau chez Marie-Claire Blais, Jacques Ferron et Réjean Ducharme», *Voix et Images*, Vol. VI, n° 1, 1980, pp. 63-73.
- Gilles Marcotte, «Institution et courants d'air», *Liberté*, n° 134, mars-avril 1981, pp. 5-14.
- Jacques Michon, «Aspects du roman québécois des années soixante», *The French Review*, Vol. LIII, n° 6, mai 1980, pp. 812-815.
- Jacques Michon, «Fonctions et historicité des formes romanesques», *Études littéraires*, Vol. 14, n° 1, avril 1981, pp. 61-80.
- Robert Migner, «Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise», *Études françaises*, 12/3-4, octobre 1976.
- Henri Mitterand, «Coup de pistolet dans un concert: *Une saison dans la vie d'Emmanuel*», *Voix et Images*, Vol. II, n° 3, avril 1977, pp. 407-417.
- Pierre Nepveu, «Le rapport roman-poésie dans la littérature québécoise contemporaine», *The French Review*, Vol. LIII, n° 6, mai 1980.

- Jacques Pelletier, «La relève: une idéologie des années 1930», *Voix et Images du pays V*, 1972, pp. 69-139.
- Jacques Pelletier, «La problématique nationaliste dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout», *Voix et Images*, Vol. VI, n° 3, 1981, pp. 435-452.
- Alain Piette, «Un homme et son péché: l'innocente avarice ou le masque idéologique», *Voix et Images*, Vol. IV, n° 1, septembre 1978.
- François Ricard, «André Major ne va pas, il écrit», *Liberté*, n° 109, janvier-février, 1977.
- François Ricard, «Ultime réplique à Jacques Pelletier», *Liberté*, n° 112-113, juillet-octobre 1977, pp. 352-361.
- François Ricard, «Une littérature romantique», *Dossier Québec*, Paris, Stock, 1979, pp. 177-190.
- Fernande Saint-Martin, «La situation de l'art et l'identité québécoise», *Voix et Images*, Vol. II, n° 1, septembre 1976, pp. 20-27.
- Arlette Steiger, «Le roman québécois: considérations sociologiques», *Possibles*, Vol. 2, n° 1, automne 1977, pp. 81-102.
- J.-S. Tassie, «La société à travers le roman canadien-français», *Le Roman canadien-français*, Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, 1971, pp. 153-164.
- Georges-Henri Vachon, «L'espace politique et social dans le roman québécois», *Recherches sociographiques*, Vol. 7, n° 3, sept.-déc. 1966, pp. 259-279.
- Georges Vincentier, «L'histoire des idées au Québec — De Lionel Groulx à Paul-Émile Borduas», *Voix et Images*, Vol. II, n° 1, sept. 1976, pp. 28-46.